

LES GUERRES DE RELIGION DANS *L'ŒUVRE AU NOIR*. UNE CONFRONTATION HISTORIQUE.

par Paul PELCKMANS (Anvers)

Zénon avait "pris pour règle de ne jamais donner son sentiment dans tout ce qui touchait aux querelles entre le missel et la Bible" (p.673)^[1]. *L'Œuvre au Noir* proposant le portrait d'une époque autant que d'un homme, Marguerite Yourcenar n'imité pas sa discrétion : s'agissant de la première, ces "querelles" sont tout bonnement incontournables. Le Royaume de Dieu münstérien est même évoqué avec un luxe de détails que son incidence, à vrai dire à peu près nulle, sur l'intrigue ne semble guère justifier. Le roman historique médiocre est coutumier de ce genre d'excroissances : ses auteurs se montrent naïvement friands de raconter sans véritable nécessité de grands événements. On s'attendait moins à voir Marguerite Yourcenar sacrifier à ce type d'engouement.

Pareille digression pourrait attester un intérêt profond. Aussi m'a-t-il paru valoir la peine d'étudier d'un peu près les diverses occurrences, dans *L'Œuvre au Noir*, des grands conflits religieux du XVI^e siècle. Le procès de Zénon relève à l'évidence d'un autre contentieux, moins accessible au vulgaire ; quelques-uns de ses régisseurs escomptent même que ses savantes lenteurs détourneront utilement l'attention de la besogne plus expéditive du Tribunal des Troubles. Avant d'aborder ce litige-spectacle exceptionnel, l'intrigue coudoie plus d'une fois des affrontements mieux partagés.

L'anabaptisme de *L'Œuvre au Noir* s'aligne dans une large mesure sur une lecture de l'hérésie qui remonte aux disciples immédiats de Karl Marx. Les anabaptistes "mélangeaient la haine des riches et des puissants à une forme particulière de l'amour de Dieu" (p.586) ; le texte, par la suite, se montre plus disert sur la "haine" que sur les particularités de leur "amour". "L'impudente façon dont ils arrachaient en idée leurs biens aux

[1] Références à Marguerite Yourcenar, *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982.

bourgeois [...] [attirant] sur eux la colère publique", Münster devient la "Jérusalem des déshérités" (p.604). Le "Conseil des pauvres" (p.607) y compte sur "l'appui des petits, des mécontents, des indignés disséminés par le monde" (p.606). Luther, pour sa part, ne serait pas allé assez loin: "ce faux juste [...] flatta[it] d'une main le chou du riche et de l'autre la chèvre du pauvre" (p.604). Réchappée du massacre, Johanna prolonge sa révolte dans la maison cossue des Fugger de Cologne : si elle "grommel[le] à tout un éternel *non*" (p.624), l'omniprésence du mal qu'elle dénonce s'identifie peu ou prou avec l'abandonne d'un "logis bourré d'aises et de bien-être" (p.624).

Peu soucieuse de rejoindre ces "bande[s] d'exilés pleurards et de gueux extatiques" (p.626), la jeune Martha préfère un instant la leçon de Calvin ; Marguerite Yourcenar n'est pas la première à y voir une version assagie de la Réforme, attrayante de proposer "une rébellion transformée en loi" (p.626). Les calvinistes qu'on rencontre plus tard retrouvent pourtant quelquefois des rancunes de pauvres. Les paroissiens de Zévecote s'attaquent ainsi aux "idoles" de leur église parce qu'ils sont "mécontents du curé qui ne plaisantait pas sur la dîme" (p.716). Face au prêtre des Cordeliers, Zénon se doit d'attribuer aux "petites gens" une "sympathie" moins basement intéressée pour "la prétendue Réforme": affirmant que "la frugalité évangélique a des attraits pour certains de ces pauvres" (p.711), il suggère que la pauvreté est plus supportable de se croire choisie.

De la part d'un homme qui s'interdit toute illusion, cette formule d'apparence si suave risque de dissimuler un secret mépris. On pense à un des sarcasmes les mieux connus de Gibbon : une page célèbre de *Decline and fall* insinue que les premiers chrétiens refusaient d'autant plus allègrement les honneurs et les richesses du monde que les blandices vraiment gratifiantes n'étaient guère à leur portée^[2]. Marguerite Yourcenar n'avait pas besoin d'un souvenir si précis pour deviner une psycho-logique qui relève depuis toujours de la sagesse des nations : les

[2] Cf. par exemple : "C'est un mérite facile autant qu'agréable pour les derniers rangs de la société, que de mépriser la pompe et les plaisirs placés par la fortune au-dessus de leur portée. La vertu des premiers chrétiens, semblable à celle des premiers citoyens de la république romaine, fut très souvent gardée par leur pauvreté et leur ignorance". (GIBBON, *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire Romain*, Paris, Laffont, 1983, t.1, p.353). Rappelons au passage que Marguerite Yourcenar avait au moins pratiqué l'œuvre de Gibbon, qu'elle mentionne dans la *Note bibliographique de Mémoires d'Hadrien* (cf. *Œuvres romanesques*, p.548).

dévots de la frugalité se convainquent à leur façon que les raisins sont trop verts.

Notre rapprochement voudrait au moins suggérer qu'à propos des déchirements religieux du XVI^e siècle, *L'Œuvre au Noir* continue à participer d'une rhétorique qui ne doit rien au marxisme. Si elle fait la part large aux affrontements de classes, la romancière a autant de notations qui, dans un style curieusement proche des Lumières, réduisent le travail des passions religieuses à une sottise pure et simple. Les moissonneurs de Dranoutre jettent au feu "une sorcière occupée à pisser malicieusement dans un champ afin de conjurer la pluie sur le blé déjà à demi pourri par d'insolites averses" (p.582) ; le texte indique sans y toucher, limitant la dénonciation à la seule absurdité du grief, que l'accusation dérisoire invente un maléfice inutile, réalisé d'avance par les averses. Le chanoine Campanus approuve la sommaire justice des paysans :

Ils l'avaient jeté au feu sans autre forme de procès [...]. Le chanoine expliquait que l'homme, en infligeant aux méchants le supplice des flammes, qui dure un moment, ne fait que se régler sur Dieu, qui les condamne au même supplice, mais éternel. (p.582)

La transcription apparemment impassible d'un argument révoltant rappelle une manière favorite de Voltaire. Marguerite Yourcenar retrouve le même ton au sujet du tailleur Adrian et de sa femme^[3] brûlés à Tournai :

Sa femme était également coupable, mais comme il est indécent qu'une créature du sexe se balance en plein ciel, les jupes ballottantes sur la tête des passants, on allait selon l'ancien usage l'enterrer vivante(p.672).

[3] La "Note de l'auteur" de *L'Œuvre au Noir* affirme que "le tailleur Adrian et sa femme Marie sortent des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné" (p. 846). Les *Tragiques* évoquent bien une Marie enterrée vive (cf. *Les feux*, vv.527-42); d'Aubigné ne dit rien sur un éventuel mari et ne mentionne Tournai que quelque soixante vers plus loin (v. 606). Le prénom Marie ne figure pas dans le texte même de *L'Œuvre au Noir*; il reste curieux de le voir affleurer en marge du chapitre qui évoque la première rencontre de Zénon avec le Prieur, dont nous apprendrons plus loin qu'il est veuf d'une Marie et très dévot de la Vierge. Le prénom d'Adrian est donc de l'invention de Yourcenar; il rappelle à la fois Hadrien et Adriansen. Il y a là tout un petit réseau d'échos onomastiques...

Le texte enchaîne cette fois sur une appréciation explicite: "cette brutale sottise fit horreur à Zénon" (p.672). Le rapide verdict pourrait lui aussi dater des Lumières.

Ces propos concernent la cruauté des églises établies ; leurs dissidents ne paraissent guère plus respectables. Le jeune "Zénon commisérerait dédaigneusement ces visionnaires sautant d'une barque pourrie dans une barque qui fait eau, et d'une aberration séculaire dans une manie toute neuve" (p.586). Eux aussi restent prisonniers d'une "sottise" dès lors omniprésente. Il fallait que Servet fût un "âne" pour se "faire brûler à petit feu sur une place publique" (p.641) ; encore le contexte donne-t-il à penser que ce savant avait peut-être des raisons exceptionnelles de se dérober puisqu'il pouvait s'estimer requis par des recherches plus urgentes. Le magister que Zénon rencontre près de Heyst est moins irremplaçable ; lui aussi ferait mieux de renoncer aux sacrifices inutiles :

[Zénon] repensait aux lèvres bleues et au souffle court du vieil homme. Ce magister abandonnant son pauvre état, bravant le glaive, le feu et l'onde pour attester tout haut sa foi en la prédestination de la plupart des hommes à l'enfer lui semblait un bon spécimen de l'universelle démençe. (pp.769-770)

L'Œuvre au Noir ressuscite "un temps où la foi portait à la fureur" (p.674), au déploiement d'une violence proprement insensée. Les "dogmatiques folies" (p.770) y sont de tous les camps. Assistant hors des murs aux derniers jours du siège de Münster, le vieux Simon s'intéresse peu aux révélations des transfuges ; il "n'écout[e] que d'une oreille les racontars de traîtres vilipendant des martyrs" (p.615). Le roman ne se prive pas de recueillir ce genre de "racontars"^[4]: l'évocation du Royaume de Dieu reprend tous les soupçons dont les Philosophes aimaient étoffer leurs procès du fanatisme. Visions et ordres du ciel se disqualifient de favoriser surtout les simples d'esprit : appliquant d'avance le précepte le plus choquant de Pascal, Bernard Rottmann "cach[e] son grand savoir, volontairement abêti pour laisser plus librement descendre en lui l'inspiration divine" (p.604). La vocation prophétique s'enracine souvent dans telles maladies à demi honteuses ; Jean de Leyde est épileptique:

[4] L'évocation du Royaume est d'ailleurs basée sur des témoignages ennemis, auxquels Marguerite Yourcenar fait largement crédit parce qu'ils retrouveraient une vérité éternelle : "Bien que le récit de la révolte anabaptiste ait été fait uniquement par des adversaires, les exemples de fanatisme et d'accès de fièvre obsidionale sont trop nombreux de notre temps pour ne pas nous faire accepter comme plausibles la plupart des détails de leur atroce aventure" (p.846). Son siècle était fait!

Les guerres de religion dans L'Œuvre au Noir

Il se racontait : dès l'âge de seize ans, il s'était su Dieu. Il était tombé du haut mal dans la boutique du faiseur d'habits où il était apprenti, et d'où on l'avait chassé ; dans les cris et la bave, il était entré au ciel. (p.609)

On peut s'interroger de même sur la santé mentale du "boulangier halluciné" (p.604) Jan Matthyjs^[5] ; la tranquille Hilzonde semble devenir "l'une des plus ardentes" (p.608) parmi les femmes de Münster en vertu d'une prédisposition latente à l'hystérie^[6]. Chez d'autres, le fanatisme se nourrit d'instincts sommaires : ancien bourgmestre "promu" bourreau, Knipperdolling

respirait le bien-être dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, comme s'il avait de tout temps rêvé en secret du métier de bourreau. (pp.608-609)

Malgré tant d'excellents motifs, la sincérité fanatique, et surtout celle des meneurs, reste toujours sujette à caution. Le Christ-Roi de Münster pratique à son tour l'immémoriale imposture des prêtres. Elle semble dans son cas particulièrement grossière ; ancien "baladin ambulant" (p.604), Jean de Leyde s'impose par "un prétentieux jargon d'acteur émaillé des fautes de grammaire d'un fils de paysan" (p.610). Ses extases mêmes sont à demi jouées :

Tout à coup, le roi levait les mains et priait, et une pâleur de théâtre embellissait son visage aux pommettes fardées. (p.610)

Son charisme, qui plus est, s'avère rentable. Le manque de vivres dans la cité assiégée ne l'empêche pas de banqueter chaque soir, au vu de ses sujets "affamés" (p.610), avec ses "dix-sept épouses" (p.609). La lubricité appartient d'autant mieux aux charges type contre les imposteurs qu'elle transgresse pour leur cible la plus courante des vœux de célibat ; omettant de rappeler que la polygamie était une règle du Royaume plutôt qu'un

[5] L'hallucination lui vaut de mourir "au cours d'une sortie tentée contre les troupes de l'évêque à la tête de trente hommes et d'une armée d'anges" (p.608). La fausse évidence de la conjonction rend un son très voltairien...

[6] Cf.: "Debout, longue, étirée comme une flamme, la mère de Zénon dénonçait les ignominies romaines. D'affreuses visions emplissaient ses yeux brouillés de larmes ; s'abattant sur elle-même, soudain pliée comme un grand cierge trop mince, Hilzonde pleurait de contrition, de tendresse, et d'espoir de mourir" (p.608). Il y aurait à épiloguer aussi sur sa curieuse façon, à la fois théâtrale et absente, d'aller au martyre.

privilège du roi, Marguerite Yourcenar complète sa charge par un scandale de rechange^[7].

Pour un peu, le siège de Münster aurait le mérite d'écraser l'infâme. Le roman évite cette perspective, qui serait trop bien-pensante, en la faisant endosser par les conquérants eux-mêmes: les münstérois

en haillons, hâves, aux gencives gangrenées par la faim, faisaient aux reîtres bien nourris l'effet d'une vermine dégoûtante qu'il était facile et juste d'écraser. (p.614)

Ces "reîtres", de toute façon, n'incarnent pas un idéal humain. Ils restaurent au mieux une normalité, un "bon sens" (p.613) dont la romancière souligne qu'il est aussi barbare que les excès anabaptistes. "Les supplices recommencèrent, mais décrétés cette fois par l'autorité légitime" (p.614)...

Simon Adriansen est au-delà des motivations ignobles. Cet anabaptiste d'autant plus évidemment sincère qu'il n'a aucune raison personnelle d'épouser la cause des pauvres ne fait pourtant pas un saint hérétique très convaincant. Simon est le personnage le plus pur de *L'Œuvre au Noir*^[8]; la romancière le décrit dans un registre discrètement ironique, qui l'apparente, en dépit de la différence des âges, aux naïves assurances de Candide^[9]. La réserve se profile dès sa première entrée en scène :

L'âge qui venait et une richesse qu'on disait honnêtement acquise donnaient à ce marchand de Zélande une dignité de patriarche. (p.571)

[7] Elle noircit encore le trait par un soupçon de sournoiserie. Dans le cas d'Hilzonde, il semble que le roi profite de sa position pour satisfaire des convoitises fort anciennes: "Elle se souvenait, et ne voulait pas se souvenir, qu'aux jours d'Amsterdam, quand il n'était encore à sa table qu'un baladin famélique, il avait profité pour lui frôler la cuisse du moment où elle se penchait sur lui, un plat à la main" (p.609).

[8] Je ne vois guère que la petite Wiwine Cauwersyn qui pourrait lui disputer cette primauté ; elle aussi finit "grasse et sottée" (p.825). *L'Œuvre au Noir* n'est jamais généreuse envers les naïfs.

[9] La destinée paradoxalement voyageuse de Simon, qui apparaît plutôt comme un tempérament foncièrement sédentaire, pourrait y gagner une nouvelle résonance. Cf. surtout, au sujet de cet aspect du personnage, Maurice DELCROIX, *Les derniers voyages de Simon Adriansen* in C.Biondi/C.Rosso (ed.), *Voyage et connaissance dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Pisa, Libreria Goliardica, 1988, pp.77-94.

Les guerres de religion dans L'Œuvre au Noir

L'honnêteté d'un marchand n'est jamais évidente ; il semble aussi légèrement incongru de lui reconnaître une "dignité" que l'imaginaire biblique associe plutôt aux vieillesse pastorales qu'au négoce. Le vieil homme professe un credo passablement flottant^[10], que la banale aventure d'Hilzonde enrichit d'une "allégorie mystérieuse" (p.572) de plus ; cela ne va pas sans une part d'illusion volontaire :

Parfois, un sourire crédule de visionnaire passait sur ce grand visage ferme, et dans cette calme voix l'intonation par trop péremptoire de celui qui tient à se convaincre, et fréquemment à se duper soi-même. (p.572)

Opportunément écarté des folies de Münster par sa "mission de quêteur" (p.615), Simon y revient avec les troupes de l'évêque. Marguerite Yourcenar aura tenu à lui faire absoudre les "folies" des "Saints livrés à eux-mêmes" (p.617). Cela ne signifie pas qu'elle lui donne absolument raison. La réflexion du moribond va des évidences faciles^[11] aux limites du charabia^[12] et débouche sur une manière de jeu de mots :

Hans pour Simon restait un Christ, au sens où chaque homme pourrait être un Christ. (p.617)

Pareille fidélité vaut un reniement : Bockhold s'était proclamé Christ dans un sens plus "ineffable" (p.609), qui le singularisait parmi les hommes. Simon ne fait pas le détail, il est une fois de plus décidé à tout admettre. Le texte indique même que sa bienveillance n'est pas loin de la facile bonté de l'ivrogne :

La bière décontractant la poitrine du vieillard lui facilitait cette mansuétude où entraient de la fatigue, et une sensuelle et poignante bonté (p.617).

Comment situer de tels propos ? Pour autant qu'il faille choisir ici entre Voltaire et Marx –l'alternative paraît bien lourde pour les bribes de texte

[10] Simon parle d'abord d'un "souffle de sincérité nouvelle qui passait sur le monde" (p.571) ; l'ampleur et la nouveauté de ce "souffle" s'accordent mal avec la conviction, professée quelques lignes plus bas, que "les Justes, victimes et privilégiés, formaient d'âge en âge une petite bande indemne des crimes et des folies du monde" (p.572 ; je souligne). Après quoi il revient à définir sa foi comme "la bonne nouvelle des simples et des saints" (p.572) ; cela fait de nouveau beaucoup de monde...

[11] Cf.: "Hans et Knipperdolling avaient versé le sang ; pouvait-on s'attendre à autre chose dans un monde de sang?" (pp. 616-617).

[12] Cf.: "Il montrait la voie, même si par hasard il avait pris la mauvaise route" (p. 617).

que nous sommes à commenter-, Marguerite Yourcenar semble plus proche du premier. Le fanatisme des guerres de religion, dans *L'Œuvre au Noir*, relève plus de l'absurdité tout court, de l'obstinée déraison de l'esprit humain que d'un quelconque conflit de classes. Le plus étonnant, au premier regard, est que le roman n'écarte pas la perspective économique : les rancunes sociales et la folie éternelle alternent, on dirait presque au hasard de la plume, sans solution de continuité apparente.

L'interprétation sociologique s'inscrit à vrai dire en toutes lettres dans le discours anabaptiste lui-même. On pourrait donc supposer qu'en parlant à son tour d'un Royaume qui serait indistinctement de Dieu et des Pauvres, la romancière pratique en somme le discours indirect libre. Les notations de *L'Œuvre au Noir* à ce sujet sont en effet plus proches de tels manifestes du XVI^e siècle que du discours des historiens modernes. La pauvreté y figure une essence intemporelle, inscrite depuis toujours dans une opposition manichéenne aux nantis. En 1534, Münster :

était devenue la Cité de Dieu où pour la première fois sur terre les agneaux ont un asile. (p.604)

Ce triomphe momentané satisferait enfin un espoir qui remonterait au fond des âges. Nos historiens soulignent au contraire que "le millénarisme révolutionnaire ne prospère que dans certaines situations sociales précises"^[13] : il y faut une atomisation momentanée du tissu social, qui, suspendant les contraintes et les protections traditionnelles, voue les déshérités à ne plus espérer que des bouleversements absolus. Le XVI^e siècle réunissait à cet égard les conditions voulues : l'effritement des guildes débouchait, dans le sillage d'un nouvel essor du commerce international, sur la formation d'un protoprolétariat de pauvres rapprochés par leur désencadrement même. Ces déshérités croyaient, comme toujours, qu'ils prolongeaient une protestation sans âge ; on ne saurait dire que Marguerite Yourcenar se montre beaucoup plus sensible aux spécificités de leur révolte.

Reste que l'anabaptisme n'est pas le tout de la Réforme. Sa surprésence dans *L'Œuvre au Noir* et l'insistance sur ses séquelles dans le calvinisme des humbles ne laissent pas de suggérer une interprétation globale que le texte religieux total du XVI^e siècle ne cautionne pas. Le

[13] Normann COHN, *Les fanatiques de l'Apocalypse*, Paris, Payot, 1983, p.308.

Rappelons que la version originale de ce grand livre est de onze ans antérieure à notre roman : *The pursuit of millennium*, London, Secker and Warburg, 1957.

décalage est aujourd'hui d'autant plus frappant que les analyses que je viens d'évoquer commencent désormais elles-mêmes à paraître incomplètes : l'histoire des mentalités incline à reconnaître à tous les niveaux du vécu leur complexité propre. Des théoriciens viennent à reparler de l'autonomie du mental, ce troisième niveau qu'il vaut mieux ne pas rabattre trop vite sur des clivages sociaux ou économiques ; la recherche concrète admettra au moins, pour en rester à notre sujet, que les sensibilités religieuses ont leurs logiques et leurs cheminements particuliers, qu'il faut d'abord comprendre tels qu'en eux-mêmes. Le sacré a pu constituer en tant que tel un enjeu central, un *cœur* du XVI^e siècle.

Sur ce plan comme sur tant d'autres, Lucien Febvre aura laissé mieux que des pressentiments. Le titre d'un de ses recueils affiche déjà le propos de s'installer délibérément *Au cœur religieux du XVI^e siècle*^[14]. Ce n'est certes pas l'aspect de sa leçon qui aura rencontré l'écho le plus immédiat ; je crois exagérer à peine en suggérant que le pas n'est définitivement franchi qu'avec le chef-d'œuvre historique récent de Denis Crouzet, *Les guerriers de Dieu*^[15]. On peut discuter s'il y là un franchissement essentiel ou le retour en force d'une vieille illusion idéaliste ; toujours est-il que, regardées d'au-delà de ce tournant, les registres voltairien et marxiste que Marguerite Yourcenar pratique à peu près indifféremment se rapprochent soudain l'un de l'autre. Ils ont au moins en commun de récuser la consistance propre du religieux.

Ce qui nous ramène à une évidence presque triviale : les Lumières et le marxisme auront été des artisans majeurs de ce refus quasi viscéral du sacré qui fait une singularité anthropologique majeure de la pensée et de notre monde modernes. Il serait bien entendu excessif de conclure que Marguerite Yourcenar en reste elle aussi à ce refus : les Guerres de Religion ne sont toujours qu'un à-côté de *L'Œuvre au Noir*. Il se pourrait après tout – la question déborde les limites de mon propos – que la

[14] Cf. Lucien FEBVRE, *Au cœur religieux du XVI^e siècle*, Paris, Ecole pratique des Hautes Etudes, 1957, 2^{de} éd. 1983 (Le Livre de Poche/ Biblio essais n°4014). Pour une comparaison plus poussée entre Marguerite Yourcenar et Lucien Febvre, cf. la communication de Jacques BODY au colloque Yourcenar d'Anvers, "Marguerite Yourcenar et l'école des Annales. Une réflexion sur le 'possibilisme' ", à paraître dans les Actes du colloque. J'ai essayé pour ma part de situer *L'Œuvre au Noir* par rapport aux intérêts majeurs de l'histoire des mentalités dans mon étude "Zénon et les pesanteurs de la Renaissance", in *Roman 20-50*, 9 (mai 1990), pp.17-28.

[15] Cf. Denis CROUZET, *Les guerriers de Dieu. La violence au temps des troubles de religion. Vers 1525-vers 1610*, Seyssel, Champ Vallon, 1990.

spéculation alchimique ou la communion avec la nature sur la plage de Heyst acheminent Zénon vers une religiosité inédite, dont le seul soupçon, précisément, "l'eût fait mettre à mort sur toutes les places publiques de Mahomet ou du Christ" (p.766). J'aurai seulement prouvé que cette foi neuve, si elle existe et pour autant qu'on puisse l'extrapoler du personnage à l'auteur, n'aura pas amené Marguerite Yourcenar à une compréhension proprement spirituelle des déchirements religieux majoritaires du XVI^e siècle.

Après le besoin, le désir est la seconde grande explication *moderne* du sacré. *L'Œuvre au Noir* recueille donc aussi, pour amener sa catastrophe finale, des hérésies de type érotique. Là encore, la romancière n'avait pas à inventer les "assemblées où les fidèles se connaissent dans la chair" (p.733) ; il suffisait de supposer –sans véritables preuves– que des sectes "comme ces adamites ou ces frères et sœurs du Libre Esprit" (p.850), durement réprimées dans la Flandre bourguignonne, auraient survécu souterrainement jusqu'à l'époque de Zénon. Le texte admet comme une évidence que "le doux usage du corps" (p.735) était la seule raison de ce succès persistant ; le "langage fleuri et [l]es appellations séraphiques" (p.736) ne fournissent que des oripeaux. Il y a là un classement des intérêts qui ne requiert même plus aucun début de preuve^[16] ; Zénon réfléchit un instant en homme du XX^e siècle pour déplorer que ses contemporains du XVI^e n'aient jamais l'esprit de comprendre une chose aussi simple :

Personne n'aurait le sens de trouver tout simple que des enfants ignares découvrant avec émerveillement les joies de la chair se servissent des phrases et des images sacrées qu'on avait de tout temps instillées en eux. (p.740)

Lui-même ne s'étonne pas un instant que Cyprien délaisse les "assemblées" dès que la Belle accepte de le rencontrer "seul à seule et en

[16] Une réflexion de Simon mourant sur la polygamie münstéroise semble nuancer quelque peu ce rabattement : "Ces Saints livrés à eux-mêmes avaient goûté jusqu'à l'abus le bonheur qui naît de l'union des corps, mais ces corps libérés des attaches du monde, déjà morts à tout, avaient connu sans doute dans leurs embrassements une forme plus chaude de l'union des âmes" (p.617). Ici encore, il est difficile de préciser à quel degré la romancière donne raison à son personnage ; sa supposition bienveillante, qui ne s'appuie sur aucun témoignage de rescapé, est de toute façon assez gratuite ("sans doute"). On notera aussi que l'union "plus chaude" reste confinée au plan interhumain ; il faudrait ajouter au texte pour y reconnaître un dépassement surnaturel.

plein soleil" (p.751). Il craint seulement qu'une grossesse importune ne finisse par trahir le dangereux secret. Ce qui finit par arriver...

Ces notations incidentes se trouvent ainsi balayer le champ presque entier de la critique moderne du sacré. *L'Œuvre au Noir* n'a plus besoin de plaider ces thèmes, qui revêtent désormais l'autorité de la chose jugée ; la romancière les invoque les uns au travers des autres, au hasard des opportunités de son intrigue. Le relatif privilège du thème voltairien de la déraison sur les réductions plus précises au besoin ou au désir pourrait suggérer certain retour à la case départ. J'y reconnaitrais plutôt l'achèvement d'un combat séculaire. Tant qu'il s'agissait d'éradiquer le sacré, il valait mieux rabattre ses effets surprenants sur des postulations élémentaires, à la fois sommaires et indiscutables : elles faisaient des raisons suffisantes plus plausibles qu'un éternel non-sens absolu. Marguerite Yourcenar n'a plus qu'à déployer les bigarrures de l'esprit humain, à inventorier ses illusions et ses inconséquences. Il n'est même plus nécessaire de dénoncer ces errements ; la curiosité ironique, voire quelquefois émue – Simon mourant ne divague pas entièrement – remplace le sarcasme.

Voltaire a livré une des grandes batailles de sa vie en dénonçant, à propos du bûcher de Servet, l'"âme atroce" de Calvin. Il avait espéré pouvoir faire avaliser sa formule par le Consistoire de Genève, qui, tout socinien qu'il fût devenu, se souciait peu de renier à ce point ses origines^[17]. Deux siècles plus tard, ce genre de polémiques a perdu sa virulence puisque le champ de bataille n'existe plus. Le Calvin de *L'Œuvre au Noir* redevient du coup une silhouette respectable. Il est vrai que sa sobriété exemplaire semble un peu ostentatoire, inspirée peut-être par certaine rivalité de vedette avec Martin Luther ; lui-même ne doit pas se rendre compte qu'il s'arrange pour faire délicieusement maigre avec du poisson exquis :

au lieu d'engraisser à la table des princes, maître Jean surprenait par sa frugalité ses hôtes de la rue des Chanoines ; son ordinaire n'était fait que du pain et des poissons de l'Evangile, dans l'espèce les truites et les fêras du lac, qui d'ailleurs avaient bien leur prix. (p.626)

[17] Pour un rapide aperçu de cette affaire, cf. René POMEAU, *La religion de Voltaire*, Paris, Nizet, 1974, pp. 303-304, et, plus récemment, René POMEAU, Christiane MERVAUD, *De la Cour au jardin* (= *Voltaire en son temps*, 3), Oxford, Voltaire Foundation, 1991, pp. 318-323.